

A N E W
MILITARY DICTIONARY:

O R, THE
F I E L D O F W A R.

C O N T A I N I N G
A PARTICULAR and CIRCUMSTANTIAL ACCOUNT

Of the Most Remarkable
Battles, Sieges, Bombardments, and Expeditions,

Whether by SEA or LAND.

Such as relate to GREAT BRITAIN and her Dependencies,

D E D U C E D
From the Defeat of JULIUS CÆSAR to the Present Time.

A N D
Those that regard the Continent of EUROPE,
T R A C E D F R O M
The Reign of CHARLEMAGNE, beginning with the Ninth Century.

I N C L U D I N G
Anecdotes of the Lives, Military and Naval Transactions of the most celebrated
Admirals, Generals, Captains, &c. who have distinguished themselves in the
Service of their Country.

To which is added,

An ESSAY on FORTIFICATION:

A N D
A TABLE, explaining the Military and Naval Terms of Art.

Compiled from the best Authorities and most approved Authors.

By a **MILITARY GENTLEMAN.**

Illustrated with a great Number of elegant Copper-plates, Heads of the Admirals and Generals;
Plans of Battles, Maps, &c.

L O N D O N :

Printed for J. COOK, at Shakepear's Head, behind the Chapters-house, in St. Paul's Church-yard.
MDCCLX.

Le Combat de Saint-Cast

11 Septembre 1758

présentation A. TURCAS

Tout ou presque a été écrit sur le combat de Saint-Cast. Mais lorsque le hasard nous apporte un récit publié en 1760 par les Anglais, notre curiosité l'emporte et nous retournons pour Saint-Cast avec les troupes de l'armée royale britannique.

Voici donc la traduction de la rubrique « Cas or Cast, Saint » du « Military Dictionary » ouvrage publié par le plus haut conseil de la Marine Royale Britannique, dédié à Edward Boscawen, Amiral de la Flotte, et imprimé par J. Cooke à Londres en 1760.

SAINT-CAST

Un village sur la côte de France, près de Saint-Malo, de deux ou trois cents habitants.

La flotte, sous le commandement Du Commodore Richard Howe, avec les transports et les troupes, arriva le dix-neuvième jour d'avril 1758 de l'expédition contre Cherbourg, et le trente-et-unième jour du même mois appareilla de nouveau pour les côtes de France. Tout ce jour-là et la nuit suivante, elle eut du mauvais temps et une mer houleuse. Le lendemain, elle fut refoulée jusqu'à son point de départ. Le surlendemain, le temps étant plus clément, elle remit le cap sur la côte Française et, le troisième jour de septembre, à six heures du soir, mit l'ancre dans la baie de Saint-Lunaire, à deux lieues environ de Saint-Malo. Cette baie est entourée de rochers et présente un fond difficile pour l'ancrage. Cette même nuit, le signal indiqua aux troupes de rester à bord et d'enlever leur équipement ; pourtant, peu de temps après, l'ordre fut donné de se préparer à débarquer au lever du jour ; par conséquent, les barques à fond plat furent préparées au cours de la nuit.

Au lever du jour, le quatre, lorsque le signal fut donné, ces barques et tous les bateaux de la flotte furent mis à l'eau. Avant six ou sept heures du matin, la majeure partie de l'armée et environ trente chevaux avaient été embarqués et restaient sous la poupe du Commodore et des grands navires. Les troupes avaient l'ordre de prendre à terre des provisions pour trois jours ; les tentes suivraient, ce qui se fit tard dans la soirée. Vers neuf heures, le Commodore Howe, qui avait hissé son pavillon à bord d'une frégate, embarqua, et la flotte entière leva l'ancre

et le suivit. Pendant ce temps, et pendant la plupart de la journée, il tomba une quantité prodigieuse de pluie qui incommoda les troupes et, de toute probabilité, endommagea sérieusement leurs munitions. Une ou deux barques furent renversées par une frégate qui louvoyait, et quatre hommes perdus, ainsi que l'équipement de plusieurs autres qui furent sauvés avec difficulté. Peu de temps après, le signal fut donné aux bateaux de se tenir au cap, en raison de l'incertitude de pouvoir couvrir le débarquement par les frégates sur une côte si rocheuse, et dont ils avaient si peu de connaissance. Deux ou trois frégates et un ketch de bombardement s'approchèrent pourtant près de la côte, et par le retour du commodore à bord de la frégate où son pavillon fut hissé, il fut compris que le débarquement devait être effectué immédiatement. Pendant ce délai, deux canons tiraient sur eux de la rive, mais à trop grande distance pour les atteindre.

Un coup de feu fut envoyé à terre par une frégate ; les barques accostèrent et le débarquement fut effectué ; les hommes se mirent en rang le plus vite possible et prirent possession des hauteurs de la plage, près du village de Saint-Lunaire. Le reste des troupes, et environ cinquante cavaliers légers avec deux canons furent débarqués dans l'après-midi, et leurs tentes le soir. Aucun soldat ennemi ne fut trouvé sur la plage, ce qui fut une circonstance heureuse, car il y avait de la cohue et de la confusion au sujet des bateaux. Aucun ennemi n'étant proche, les soldats débarquèrent avec autant d'agilité que l'on pût attendre d'eux. Il était évident de supposer, bien que peu fussent admis dans le secret, que l'objectif était d'attaquer Saint-Malo. Mais il fut annoncé, pour mieux couvrir le véritable but, qu'à Saint-Briac, à moins d'une lieue et demie de l'armée, il y avait un port où ils pourraient trouver un grand nombre de bateaux, car en temps de paix il en contenait parfois deux ou trois cents. Par conséquent, un détachement de cinq compagnies de grenadiers, sous les ordres de Sir William Boothby, y fut envoyé ce même soir, et trouva un trois-mâts, huit deux-mâts et environ quatre sloops qu'il brûla, après quoi il rentra le lendemain matin. Un détachement de grenadiers des gardes brûla de même cinq barques dans un autre endroit. L'après-midi, une reconnaissance fut faite des fortifications de Saint-Malo et des forts à l'entrée du port.

Le matin du cinq, il fut compris qu'une attaque allait être faite contre Saint-Malo, malgré qu'au mois de juin dernier il fut jugé impraticable de le prendre, bien qu'à ce moment-là l'armée eût une meilleure provision d'artillerie et fût plus nombreuse .

La confusion de la ville et de la campagne était aussi plus grande, les côtes moins surveillées, et il n'y avait pas (comme maintenant) autant de forces armées à Granville.

Malgré l'augmentation des difficultés depuis ce temps-là, plusieurs méthodes furent proposées pour une grande attaque. Les bateaux attaqueraient les forts ; les ketches de bombardement fileraient vers la ville pour la bombarder, les barques à fond plat suivraient après que les forts auraient été pris, afin de passer la ville dans la nuit pour transporter les troupes du côté de Saint-Servan, où une barricade serait formée et les batteries dressées contre la ville.

Tous ceux qui connaissaient la situation et l'état de Saint-Malo le croyaient hors d'attaque soit des forces de terre soit des bateaux.

L'embouchure du fleuve qui forme le bassin entre Saint-Malo et Saint-Servan fait deux milles de large, et les forts qui défendaient l'entrée étaient puissants et nombreux, en tenant compte de la navi-

gation difficile de l'entrée, par laquelle aucun pilote ne voulait entreprendre de conduire les navires. L'entrée est défendue par plusieurs batteries, en tout plus de cinquante grands canons ; et quarante autres sont situés du côté ouest de la ville. Sept vaisseaux armés étaient à l'ancre dans le bassin, dont les canons seraient braqués sur des batteries que l'on pourrait dresser à terre, à l'ouest au-dessus de Dinard, ou sur des navires qui entreraient par le chenal normal.

Après une délibération plus mûre, il parut au conseil de guerre que les vaisseaux à deux ponts qui avaient été désignés, n'étaient pas suffisants pour faire taire les batteries, et qu'aucun attentat ne pourrait se faire sur les remparts, hauts de quarante pieds, avant d'y percer une brèche ; jusque-là il n'y avait pas d'artillerie à terre pour en faire une. Il fut alors proposé que les troupes avançaient quatre ou cinq lieues en amont, passent le pont à Dinan, et remontent sur l'autre rive ; que l'artillerie soit débarquée entre Saint-Malo et Rothéneuf. Mais puisque cela aurait pu prendre plusieurs jours, même par temps favorable, la proposition fut écartée. A vrai dire, tous ceux qui connaissaient la situation des forts, des frégates dans la baie, et les autres difficultés, les mauvaises routes pour l'artillerie, et la force de Saint-Malo du côté est, estimèrent que la réussite de l'une ou de l'autre proposition était fort improbable.

Le Marquis de la Châtre, commandant de Saint-Malo et des côtes avoisinantes, lors de l'apparition de la flotte britannique, fit rentrer de nuit dans la ville le régiment de Boulonnais et un bataillon des milices de Fontenay-le-Comte et la plupart de la capitainerie de Dinan, et plus tard celle de Dol.

Il avait aussi fourni aux forts et aux autres fortifications tout le matériel nécessaire pour une défense vigoureuse. Et comme il ne pouvait pas concevoir que le plan des Anglais était seulement de franchir la Rance pour atteindre et attaquer quelques petits vaisseaux qui avaient échappé à leur premier débarquement, il les fit tous armer et disposer à des distances régulières tout le long de l'embouchure et en amont.

Le prochain projet des Anglais était d'envoyer le « Brilliant » et deux vaisseaux de bombardement, pour bombarder un fort et la ville ; mais ce plan fut considéré hasardeux et abandonné. Quelques-uns étaient alors de l'avis que le meilleur moyen qui leur restait, et le plus sûr, était de rembarquer ; mais le vent ayant changé, les navires avaient été obligés de lever l'ancre et d'attendre au large des rochers.

La situation de l'armée ne fut plus des meilleures ; les navires étaient loin et les troupes à court de provisions, et sans espoir d'en recevoir, à moins de pouvoir en faire venir de Saint-Briac, où un officier fut envoyé dans ce but. Les paysans avaient emmené tout leur bétail et abandonné le pays, de sorte que très peu fut apporté au camp.

Le Commodore et le Prince Edward furent obligés de coucher cette nuit là dans la paille sale d'un grenier, ne pouvant pas atteindre leur navire.

L'endroit où la flotte était à l'ancre était si mauvais et rocheux que les gens du voisinage sortirent pour la voir cassée en mille morceaux. Ils affirmèrent qu'ils n'oseraient jamais mouiller dans la rade dangereuse de Saint-Lunaire ; et ils étaient certains que nos officiers de marine étaient très peu rassurés. Le commodore, estimant qu'il était dangereux de rester là plus longtemps, avança vers la baie de Saint-Cast, à environ trois lieues vers l'ouest. Le projet d'attaque contre Saint-Malo ayant été

abandonné, il fut résolu de pénétrer plus loin dans les terres, mais d'avancer de manière à rester près de la flotte, au cas où il serait nécessaire de rembarquer. Dans ce but, le sept, trois cents grenadiers avec des éclaireurs et des officiers, partirent chercher la route par laquelle marcherait l'armée, qui était maintenant à cinq lieues environ de ses navires à Frenaye, ou dans la baie de Saint-Cast.

Le vendredi huit, à huit heures du matin, toute l'armée fut formée en une colonne ; toutefois la marche fut retardée par un conseil de guerre général, et par la difficulté de transporter les malades à la flotte, car les seuls véhicules étaient trois chariots à munitions. Quelques-uns furent en même temps envoyés à la plage pour apprendre des officiers de marine qui attendaient là, s'il serait praticable d'embarquer les malades, ce qui trouva une réponse affirmative.

Vers onze heures, l'armée se mit en marche, précédée par trois cents grenadiers de ligne et quartier-maîtres. Ils marchèrent toute la journée sous une forte pluie et par une route fatigante, jusqu'à ce qu'ils vinssent à une église située près d'un courant d'eau créé par la marée, qu'ils traversèrent avec de l'eau jusqu'aux genoux, et une heure après ils arrivèrent à leur campement près de Saint-Guildo.

Les grenadiers avaient en face le village de Saint-Guildo, de l'autre côté de la rivière, où la marée montait à une hauteur de plusieurs brasses dans le chenal qui pourrait donc être passé à gué seulement à marée basse. De là, les milices ou gardes des côtes, avec quelques réguliers parmi eux, donnèrent quelques coups de feu sur les grenadiers mais sans les blesser. L'artillerie qui accompagnait cette marche se composait de deux canons qui donnèrent quelques coups de feu et firent taire l'ennemi pour la nuit. La pluie était si forte que beaucoup de soldats durent quitter leurs tentes.

L'intention était de traverser ce gué le lendemain à six heures, et tout préparatif nécessaire fut fait en conséquence ; mais à leur étonnement, ils découvrirent alors qu'ils avaient confondu l'heure de la marée basse avec celle de la marée haute, et qu'ils étaient trop tard de quelques heures. L'heure de la traversée fut alors fixée pour l'après-midi.

Au cours de la journée, le « Maidstone » et un cotre s'approchèrent de la côte près de l'Abbaye de Saint-Jacut, située à un demi-mille de Guildo, sur un isthme, environné des deux côtés par la marée, avec de l'eau profonde du côté de la mer.

Toute cette journée, il fit un temps calme, et quelques marins étaient de l'avis que les troupes pourraient être rembarquées ici en toute sécurité, puisque beaucoup de navires pourraient rentrer vers la côte et les bateaux pourraient s'approcher, si rien d'autre n'était envisagé à terre. S'il avait été résolu d'embarquer là, ou de mettre à profit le terrain et d'attendre l'ennemi, l'armée aurait, en plus d'un village et de retranchements devant elle, eu les frégates à proximité, pour faire service de batteries.

L'heure de la traversée étant venue, les ordres furent donnés aux troupes d'amorcer à nouveau leurs armes et de vérifier que leurs fusils à pierre étaient en état, et aux grenadiers de toute l'armée de franchir le gué en face du village de Saint-Guildo, d'où les gardes-côtes avaient continué de tirer toute la journée, mais avec peu d'effet.

La brigade des gardes passerait à gué en même temps, plus en aval, en face du bois du Val, où elle arriverait sur une plage, à trente mètres de la lisière du bois qui renfermait des groupes de paysans armés et de milices.

A quatre heures, les grenadiers des gardes marchèrent vers le gué, avec deux canons qu'ils firent partir trois ou quatre fois. Aussitôt qu'ils entrèrent dans le gué, l'ennemi tira sur Lord Frédéric Cavendish à la cuisse, et le capitaine Daniel Jones au pied. Ces coups de feu continuèrent jusqu'à ce que les grenadiers eussent atteint et parcouru le village.

Ce ne fut pas la seule difficulté qu'ils rencontrèrent au passage du gué, car le capitaine Caswell faillit se perdre dans les sables mouvants ; en fait, il ne put sauver ses armes.

Le Colonel Julius Caesar, qui marchait à la tête de la brigade des gardes, observa, en s'approchant de l'eau, l'avantage qu'il donnerait à l'ennemi s'il essayait de passer en face du bois qui longeait la rive, et dirigea sa colonne plus vers la droite ; en vertu de quoi les gardes non seulement trouvèrent un meilleur passage du gué mais atteignirent la rive d'en face sans aucun dérangement. La nuit fut si froide pour les troupes là où l'armée campait, entre Saint-Jehugel et le bois du Val, surtout après le passage de la rivière que quelques hommes durent quitter leurs tentes et marcher autour la plupart de la nuit.

Telle fut la situation de l'armée Anglaise à ce moment ; nous nous tournerons maintenant vers celle de l'ennemi.

Le Duc d'Aiguillon, qui était le commandant ou (comme nous l'appelions) le Lord-Lieutenant de la province de Bretagne, ayant été informé par M. de la Châtre de la position de la flotte britannique, du débarquement effectué par nos troupes et de leurs mouvements subséquents, ordonna immédiatement aux troupes de Bretagne à se mettre en marche, mais laissa dans certains postes principaux de cette province autant d'hommes qu'il fut jugé nécessaire.

Il arriva le huit à Lamballe, ville entre Brest et Saint-Malo, à environ trente-trois lieues de ce pays près d'une rivière. Ce lieu fut choisi pour rassembler une partie de leurs troupes. Un bataillon de volontaires étrangers, qui avait atteint cet endroit dans deux marches forcées, fut envoyé avec un escadron de Dragons, sous le commandement de M. le Comte d'Aubigny, pour se poster à Dinan, ville située, lorsqu'on regarde vers la mer, beaucoup plus à droite, entre Lamballe et Saint-Malo, à environ huit lieues de celui-là et entre quatre et cinq de celui-ci. Ce lieu était d'une grande importance, dominant la Rance et en commandant le passage. Il contenait en plus quelques dépôts de l'ennemi, et fut choisi comme lieu de rendez-vous pour une de leurs colonnes.

C'était à ce moment là, à quatre ou cinq lieues en amont de l'armée britannique. Le Duc d'Aiguillon ayant reçu un avis de la position de l'armée sous le commandement du Général Bligh, près de la rivière appelée l'Arguenon, à la droite du Guildo, se rendit à Plancoët, ville située sur la même rivière, à une lieue et demie en amont du gué, avec deux escadrons de dragons et huit cents gardes des côtes. Il ordonna à M. d'Aubigny d'aller à Plouër, sur les bords de la Rance, à mi-chemin entre Dinan et l'embouchure, avec le régiment de Brie, le premier bataillon de volontaires, celui de Marmande, un régiment des milices, et trois des gardes-côtes avec deux escadrons de dragons. M. le Chevalier de Polignac devait avancer avec un détachement jusqu'à Pleurtuit, pendant que ses troupes se dirigeraient donc vers la droite, plus près de Saint-Malo, M. de la Châtre reçut l'ordre de faire sortir de Saint-Malo le Chevalier de Béon, lieutenant-colonel du régiment de Boulonnais, avec un détachement, pour marcher vers Ploubalay, village qui se dresse en bordure d'un petit bras de mer, entre la Rance et le Guildo,

à un peu plus d'une lieue de chaque, à la droite du Chevalier de Polignac. Le principal objectif de ces différents détachements fut de déranger et d'inquiéter l'aile gauche de l'armée britannique.

Par ces mouvements, les troupes de Saint-Malo formaient maintenant une partie de la colonne sous les ordres de M. d'Aubigny. M. de Béon occupait Ploubalay à droite vers la mer ; M. d'Aubigny Plouër, à gauche dans les terres, et le détachement de M. de Polignac, ayant avancé jusqu'à Pleurtuit, à la droite de Plouër, prit possession du centre.

Toutefois, plancoët étant mis à découvert par la disposition du camp anglais au Val, le troisième bataillon de volontaires étrangers y marcha dans la nuit. Le Chevalier de Saint-Pern fut aussi détaché dans la nuit pour se poster à Saint-Potan afin d'observer les mouvements de l'armée anglaise, à laquelle nous retournerons maintenant.

Le dix au matin, vers six heures, pendant que l'armée britannique se formait pour marcher vers Matignon, à une distance de trois milles et autant de Saint-Cast, des nouvelles furent apportées selon lesquelles les premiers détachements de l'ennemi et quelques cavaliers avaient été aperçus par les grenadiers qui avançaient avec les quartiers-maîtres et les porte-drapeau du camp, pour marquer le terrain du campement de la nuit.

En même temps, l'information fut reçue que l'on avait entendu des coups de feu tirés par quelques-uns des détachements de flanc, et que quelques soldats avaient été blessés. La plupart de l'armée, en bref, avança en s'attendant à voir l'ennemi qui avait fait une conversion et ne se montra que de temps à autre. Quelques détachements de flanc tirèrent sur un lieutenant et six hommes, qui s'étaient trop avancés en faisant une reconnaissance et tuèrent l'officier.

Cette alerte occasionna une décharge considérable de mousqueterie de la colonne. Comme l'armée avançait un peu plus loin, un corps d'infanterie et un escadron de cavalerie apparurent ; ils résistèrent à quelques coups de feu des canons, puis firent une conversion à travers Matignon.

Un détachement fut toutefois ordonné à disperser les paysans ; car c'est ainsi que certains les considéraient ; ceux qui avait un discernement plus vif les voyaient d'une autre manière. Le Colonel Griffin déclara qu'il s'agissait de réguliers, car il ne découvrait rien d'un irrégulier, dans leur uniforme ni dans leurs mouvements.

Vers une heure, un prisonnier fut pris, qui appartenait à un régiment campé dans le voisinage et qui donna une liste des noms de onze bataillons et de deux ou trois escadrons qui étaient avec le Duc d'Aiguillon, à une distance d'une lieue et demie de l'armée.

Vers deux heures, le deuxième bataillon de la brigade des gardes fut envoyé en détachement à la baie de Saint-Cast, où la flotte se trouvait, afin de prendre davantage de provisions pour les troupes, qu'ils devaient rapporter au camp le lendemain.

Le reste de la brigade marcha à l'arrière de la colonne, à travers le village de Matignon, et campa sur la droite, laissant libre le terrain désigné pour le campement du régiment des gardes de Colditream. Les grenadiers de l'armée furent postés à gauche, du côté de Saint-Malo, séparés de l'armée par le village de Matignon. Vers trois heures, fut apportée une information certaine, appuyée par une telle variété de circonstances qu'il n'en restait aucun doute possible, qu'au moins quatorze bataillons de vieux régiments et quatre escadrons, avec douze canons et plusieurs mortiers, étaient en marche depuis Brest, et

n'étaient pas loin. Un prêtre, envoyé par l'ennemi pour s'informer de la situation et de la force de l'armée britannique et qu'ils avaient saisi, confirma le récit, répétant les mêmes régiments que le prisonnier, et confirma aux troupes ce que les gens de Matignon leur avait dit, que l'armée de Granville et de Saint-Malo devait rejoindre dans la nuit l'armée de Brest. Le soir, lors d'une réunion de quelques-uns des principaux officiers, le général de division Elliot, ne sachant pas ce qui était envisagé, fit la proposition suivante : si l'intention n'était pas de combattre l'armée française, qu'ils se retirent immédiatement, et qu'ils embarquent aussi vite que possible. Ce conseil fut adopté, malgré l'avis de ceux qui prenaient les vieux régiments de France pour des paysans armés et des milices. Des ordres furent envoyés à la baie de Saint-Cast, où ils parvinrent à huit heures du soir, pour que les navires mettent le cap sur la terre pour embarquer les troupes.

L'armée reçut l'ordre de battre le rassemblement général à trois heures et de se mettre en marche à quatre heures. Toute la soirée et au cours de la nuit, les piquets étaient dérangés par des petites incursions de l'ennemi, dont les feux étaient allumés à moins d'un mille des piquets avancés. Si l'intention n'était pas de combattre l'ennemi (et à juger par le peu de canons qu'ils avaient avec eux, on ne peut guère supposer le contraire), ce conseil était le plus sain qui aurait pu être donné. Car ce même jour, à midi, les Français sous d'Aubigny et la Châtre, trois mille hommes en tout, franchirent l'Arguenon au même gué du Guildo. Le Duc d'Aiguillon, que cette colonne n'avait pas encore rejoint, avait avec lui le corps principal de l'armée. Pour le rejoindre, d'Aubigny aurait repassé le courant, mais la marée étant haute, il en fut empêché. Il fut alors obligé de traverser la campagne, par d'autres routes difficiles et compliquées et, par ce moyen, ils rejoignirent l'avant-garde de l'armée du Duc à dix heures du soir.

Les régiments de Bourbon, Brissac et Quercy, ayant atteint Lamballe la veille au soir, avancèrent à Henan, à une lieue de Matignon ; M. de Balleroy avait le commandement de ces troupes, avec deux escadrons de dragons. Le deuxième bataillon de Penthièvre vint de Jugon à Plancoët. M. d'Aubigny, ayant passé le Guildo, joignit son corps d'armée à celui de M. de la Châtre, qui conduisit de Saint-Malo le régiment de Boulonnais, le bataillon de Fontenay-le-Comte et deux milices des garde-côtes.

Vers midi, le duc d'Aiguillon vint d'Henan, avec un grand détachement, vers Matignon, pour faire reconnaissance de la position de l'armée du Général Blingh, qu'il trouva trop avantageuse pour penser à l'attaquer. Là-dessus, il décida de prendre sur la gauche et de marcher vers Saint-Potan, où le Marquis de Broc était établi avec huit compagnies de grenadiers, douze piquets et deux cents dragons. M. d'Aubigny avec son corps était stationné sur la droite du village, le reste des troupes était établi à Pluduno, sauf une partie du régiment royal des vaisseaux qui n'arriva que la nuit, en amenant avec lui une division d'artillerie. L'on pourrait dire maintenant que toute l'armée française s'était rassemblée, du même côté de la rivière que les Anglais. Les Français avaient une bonne position régulière : il semble avancé le plus vers l'armée anglaise à Saint-Potan, à un peu plus d'une lieue. D'Aubigny était sur sa droite, et le reste des troupes à la droite de d'Aubigny, à Pluduno, près de Plancoët. A ce moment-là, c'était la distance la plus grande entre une division des troupes françaises et l'armée anglaise (trois lieues environ de Matignon). Au cours de cette

nuît, ce fut l'affaire de M. de Broc de déranger et d'inquiéter le plus possible les postes avancés de l'armée du Général Blingh, et de surveiller strictement tous ses mouvements.

Nous venons de voir la situation des deux armées la veille du combat. Les pointes d'avant-garde étaient si proches qu'elles se déconvenaient fortement, l'armée anglaise, à l'origine, l'envahisseur se vit menacée d'être envahie.

Leurs détachements avancés ne purent pas se reposer tranquillement ; M. de Broc, stationné à Saint-Potan dans ce but, avait le devoir de déranger l'avant-garde de l'ennemi.

Dans ces circonstances, à l'heure fixée, le 11 décembre, le rassemblement général fut sonné selon l'ordre dans le camp britannique, et leurs détachements rentrèrent. Les grenadiers de l'armée, sous les ordres du Colonel Griffin, avaient été obligés de garder leurs armes, à cause des alertes continues données par leurs sentinelles, et estimèrent qu'il n'était pas nécessaire pour eux de sonner le rassemblement : à vrai dire, ils pensaient qu'il était plus prudent de se mettre en marche aussi silencieusement que possible, puisque le plan était maintenant de battre la retraite devant un ennemi si proche.

L'armée se mit en marche à la pointe du jour, en une colonne avec les grenadiers à l'arrière. Le capitaine William Wynyard commandait le petit détachement qui constituait l'arrière-garde. Plus tard, il reçut l'ordre du Colonel Griffin de prendre un peu sur la droite, afin que ses troupes servent de détachement de flanc autant que d'arrière-garde.

Le Capitaine George Bridgman marcha parallèlement avec lui, avec un autre détachement sur la gauche, dans le même but. Ce changement à l'arrière était fort nécessaire, parce que l'armée, pour atteindre la baie de Saint-Cast, était obligée de retraverser Matignon, de rebrousser chemin, en effet, mais en descendant vers la mer aussi rapidement que la route le permettait.

Bien que la longueur de cette marche n'excédât pas trois milles, les arrêts et interruptions occasionnés par les mauvaises routes étaient si fréquents que l'armée n'arriva sur la plage que vers neuf heures. Les Français, étant les amis de tous les gens du pays, trouvèrent un chemin plus court et descendirent plus vite sur la droite.

Ainsi, lorsque le détachement du Capitaine Wynyard avait marché un mille, l'avant-garde de l'ennemi surgit d'un verger et tira sur lui. Le Capitaine Wynyard se mit immédiatement en face de l'ennemi et rendit le compliment avec beaucoup d'esprit.

L'ennemi choisit de ne pas avancer ; aucun groupe considérable ne fit apparition jusqu'à ce que les troupes eussent atteint la plage.

L'embarquement commença aussitôt ; mais par un certain entêtement de quelques officiers, les barques furent ramées trop loin à la recherche de leurs propres navires, tandis qu'à un moment si critique il aurait fallu embarquer sur les plus proches.

Les bateaux de transport ne revenaient pas avec la régularité et la ponctualité nécessaires, et lorsqu'ils arrivèrent, certains furent employés à emporter des chevaux et des vaches, et cela malgré toute l'attention et l'autorité des officiers de marine, qui se comportèrent avec beaucoup de tenue et de modération.

Les petits navires et les ketches de bombardement s'approchèrent de la côte pour couvrir l'embarquement. On aurait fait preuve de bon jugement en faisant rentrer vers la plage tous les cotres et les petites embarcations.

L'ennemi fit son apparition d'abord vers un moulin à vent, à notre gauche quand nous leur faisons face, et tira sur nos troupes avec son artillerie pendant tout l'embarquement. Leurs mouvements et dispositions étaient les suivants :

Le onze au matin, M. de Broc informa le duc d'Aiguillon que l'armée britannique avait commencé sa retraite, et préparait son rembarquement dans la baie de Sain-Cast.

Ayant reçu cette information, l'ennemi, déjà en marche, redoubla d'efforts et se hâta avec toute la diligence possible vers les hauteurs de Saint-Cast.

Le Duc d'Aiguillon y arriva au galop avec les dragons, qu'il fit mettre pied à terre, car le terrain n'était pas propice à l'usage de la cavalerie.

Pendant ce temps, M. de Broc suivit avec son détachement et examina les mouvements des Anglais. Les premiers dragons arrivèrent sur les hauteurs vers neuf heures, la flotte anglaise se présentait devant l'ennemi en une ligne, les bateaux occupés à rembarquer les troupes, qui étaient en ordre de combat sur la plage, au fond de la baie, derrière quelques dunes. L'infanterie de l'ennemi suivit vite ses dragons et se montra sur les collines. Le Duc d'Aiguillon ayant pris connaissance des différents passages par lesquels ses troupes pourraient descendre à l'attaque, prit ses dispositions.

M. le Comte de Balleroy, avec les régiments de Bourbon, Brissac, Bresse et Quercy, ferait son entrée par la droite (vue de la plage, face à la mer) ; M. d'Aubigny avec les régiments de Boulonnais, de Brie et les bataillons de Fontenay-le-Comte et de Marmande, et le premier des volontaires étrangers, par la gauche.

M. de Broc reçut l'ordre de marcher avec son détachement droit au centre de l'armée anglaise. Le Chevalier de Saint-Pern fut gardé en réserve avec le deuxième bataillon de Penthievre et le troisième des volontaires étrangers.

Le Marquis de la Châtre, n'étant limité à aucune colonne, se déplaça à travers toutes. Pendant la préparation de ces dispositions, effectuées le plus rapidement possible, M. de Villepatour amena l'artillerie de Brest et M. de Urtuby celle de Saint-Malo : celles-ci furent dressées en batterie sous un moulin, entre la droite et le centre de leur armée. La colonne sur leur gauche fut la première à descendre la colline, vers onze heures et demie, et se montra sur la plage, menée par cinquante grenadiers volontaires (des volontaires étrangers), suivis par les grenadiers de Boulonnais et de Brie.

Ils commencèrent la descente, couverts en partie par un chemin creux sur leur gauche ; leur intention était d'atteindre un bois où ils se formeraient et s'étendraient le long du front de l'armée, puis avanceraient à l'abri des dunes, qui les avantageaient beaucoup.

Aussitôt qu'ils se déplacèrent, les navires commencèrent à tirer sur eux avec canons et mortiers, ce qui produisit une grande confusion. Leur descente de la colline fut beaucoup troublée et resta un certain temps en suspens.

Tous les grenadiers de l'armée britannique et quelques compagnies du premier régiment des gardes restaient sur la plage, environ quinze cents hommes, sous les ordres du Général de Division Dury. Voyant l'ennemi avancer, celui-ci donna l'ordre de tourner et de marcher derrière un banc de sable qui les couvrait mais qui, par sa position inclinée, rendait l'arrière incapable d'action. A une distance moyenne

de ces dunes était l'embouchure du chemin ou défilé au pied de la colline, d'où l'ennemi commença à sortir et essaya d'atteindre aussi vite que possible les petites hauteurs. Les grenadiers de gardes sur la droite, sous les ordres du Lieutenant-Colonel Clavering, firent face à ce chemin et firent reculer l'ennemi aussi vite qu'il essayait d'avancer. En effet, le Colonel Clavering fit alors preuve de beaucoup de sang-froid et de fermeté, étant donné le mince espoir qui était le leur. L'ennemi fit plusieurs efforts de la sorte, au cours desquels il subit beaucoup de dégâts par la mousqueterie des grenadiers. Enfin un des officiers, avec plus de discernement que les autres, comprenant la vanité de ces efforts ensanglantés, arracha son chapeau et le brandit vers ses camarades ; au lieu de s'occuper du banc de sable, il coupa court vers la droite et courut derrière, le long de la plage. L'ennemi le suivit immédiatement, ce qui donna liberté aux foules qui descendaient la colline de sortir du défilé et de former une ligne allongée sur la plage en face de notre armée.

Cet officier fut tué, qui mena ainsi la première colonne, qui fut suivie avec beaucoup d'esprit et de courage par deux autres. Le reste de l'armée britannique se forma sur un terrain accidenté et commença maintenant à tirer de façon irrégulière de droite à gauche. L'ennemi rendit ce feu, et l'engagement continua pendant un temps avec peu de succès. Les Français ayant une telle supériorité en nombre, les troupes anglaises couraient le danger de se faire entourer et dépiécer ; il fut proposé au Général Dury qu'elles devraient se retirer le long de la plage vers un rocher sur leur gauche.

Pendant cette marche, leurs flancs auraient pu être protégés d'un côté par un retranchement et de l'autre par la mer ; et l'ennemi en les poursuivant aurait été exposé à tout le feu des navires, que de toute probabilité il aurait trouvé trop dur à supporter.

Aucune perspective de victoire, ni même d'évasion, ne restait sinon par bateau.

Au début de l'action, Sir John Armitage fut tué par une balle dans la tête ; plusieurs officiers tombèrent et un grand nombre d'hommes fut tué. A la longue, leurs munitions, qui étaient loin d'être complètes, commencèrent à manquer ; ils furent saisis de panique, chancelèrent, brisèrent les rangs et furent dans la confusion la plus grande. Quelques-uns coururent vers la mer et essayèrent de sauver leur vie en nageant vers les bateaux qui reçurent l'ordre de leur donner toute aide possible.

Le Général Dury, blessé, prit la mer, où il périt, ce qui fut aussi le sort d'un grand nombre.

Aussitôt que l'ennemi s'aperçut que nos troupes cédaient, il les poursuivit, mais d'une façon irrégulière, et il s'ensuivit un massacre considérable.

Nos hommes furent tués sur la plage et dans l'eau et beaucoup perdirent la vie en nageant, par les balles et obus lancés à cet effet par les canons et mortiers français, ainsi que pour faire couler les bateaux, un desquels fut détruit.

Le massacre n'aurait pas été si grand si les frégates n'avaient pas continué à tirer de temps en temps sur l'ennemi. Celles-ci ayant été réduites au silence par un signal du Commodore, les officiers et soldats français donnèrent un noble exemple d'humanité et de modération, en faisant immédiatement quartier et protection aux vaincus.

Plusieurs centaines de nos hommes, au lieu de se jeter dans la mer, se retirèrent plus sagement au rocher sur la gauche, où ils prirent position, épuisèrent leurs munitions puis se rendirent avec discrétion.

Nos pertes lors de ce malheureux événement s'élevèrent à environ sept cents hommes de choix tués, blessés ou faits prisonniers ; mais ce petit avantage fut payé cher par l'ennemi. Les balles des frégates et les obus des ketches firent un mal considérable à l'ennemi pendant qu'il descendait la colline, et le feu de nos troupes eut tant d'effet que ses pertes n'ont pu être inférieures à celles des Anglais, bien qu'il essayât autant que possible de les réduire.

Le Commodore Lord Howe, ayant vu que les marins des bateaux étaient atterrés par le feu de l'ennemi, se fit ramer vers la plage dans son propre bateau et fit embarquer autant d'hommes que le bateau pouvait tenir, formant ainsi le dernier transport à venir de la plage.

L'action fut très lourde pour le peu de temps qu'elle dura, compte tenu de la grande disproportion de nombre entre les Anglais et les Français.

La moitié des Anglais restés sur la plage furent tués, blessés ou faits prisonniers. Parmi les premiers, étaient le Général de Division Dury et le Lieutenant-Colonel Wilkinson. Le Lieutenant-Colonel Cary fut renversé et souffrit d'une bonne contusion. Le Colonel Lord Frederick Cavendish et les Lieutenants-Colonels Pierson et Lambert furent faits prisonniers, avec le Capitaine Rowley, Mapleson, Paston et Elphinston, de la marine. Ceux-là furent les officiers de rang et de profession parmi les Anglais qui souffrirent dans cette affaire, dans laquelle plus de quarante de nos officiers furent tués ou blessés, dont quinze morts sur place. Le Docteur Fordyce, chirurgien principal, qui assista aux premiers débarquements, participa à ce dernier embarquement et eut la chance de s'en sortir.

Les principaux officiers à souffrir parmi les Français furent le Chevalier de Redmont, maréchal de camp, quartier-maître général ; le Marquis de la Châtre, général de brigade et commandant de la Haute-Bretagne ; le chevalier de La Tour d'Auvergne, colonel du régiment de Boulonnais ; le Marquis de Montaigu ; le Marquis de Cucé ; M. de La Bretonnière, gouverneur de Dinan : ceux-là furent blessés, avec cinquante de rang inférieur. Sept furent aussi tués, mais aucun de haut rang.

Les régiments d'infanterie venus de Brest étaient les Bourbonnais, Royal-Vaisseaux, Brissac, Bresse, Quercy, Penthievre, Volontaires Etrangers et Brie, avec deux escadrons de dragons, huit canons et autant de mortiers. La plupart de ces régiments avaient deux bataillons ; donc une fois rassemblés avec les régiments venus de Saint-Malo, les milices et les gardes des côtes, de Brest et de Saint-Malo, les Français durent avoir dans le champ de bataille un corps d'homme très considérable.

La noblesse et les gens de Bretagne donnèrent à cette occasion de grandes preuves de leur courage et zèle au service de leur Roi. Plusieurs de leurs membres se rendirent à Saint-Malo dès l'apparition de la flotte anglaise et entrèrent comme volontaires à la tête des grenadiers de Boulonnois, avec qui ils marchèrent de cette ville et se distinguèrent dans le combat.

Cette affaire découragea le peuple anglais et enthousiasma le peuple français, beaucoup plus qu'une affaire de si peu de conséquence ne l'aurait dû. Ce ne fut guère plus, croyons-nous, que l'isolement d'une arrière-garde. Mais les Français avaient de bonnes raisons d'agrandir nos pertes comme ils l'ont fait de façon considérable.

Quelques-uns de leurs récits disent : « Des Anglais furent tués, seize mille, et de notre côté pas même cent cinquante. » Ils firent cela pour consoler leur peuple qui avait vu tant souffrir son commerce, et leur pays si souvent insulté avec impunité.

Le grand défaut des Anglais dans cette affaire paraît dû à leur omission de distinguer clairement entre la guerre du littoral et la guerre continentale établie. Dans le cas de la première, un grand avantage se trouve certainement du côté de l'ennemi ou du peuple envahi, celui de l'information.

La force de frappe est débarquée dans un pays qui peut être totalement inconnu des principaux officiers et ils doivent se mettre en route avant d'avoir le temps d'établir, ou de découvrir une méthode par laquelle ils pourront apprendre, ce qui se passe dans le pays. L'ennemi dispose certainement des meilleurs et plus véritables renseignements. Lorsque nous devons tâtonner ainsi dans le noir, nous devrions permettre à notre raison de nous servir autant que possible de lumière et de guide.

Dans les circonstances où se trouvait l'armée britannique dans cette affaire, trop peu d'attention fut accordé à ce qui fut vu et entendu ; ainsi les Français étaient sur nos talons à un moment où nous croyions qu'aucun ennemi de conséquence ne se trouvait dans le pays, tandis que l'ennemi n'était qu'à quelques heures de marche du lieu même où l'embarquement devait être effectué, et cela à un moment où le plan était d'éviter le combat. De notre part, nous ne pouvons qu'être de l'avis que les Français jouèrent leur rôle de défense, dans cette affaire, avec plus de discernement que notre offensive.

On peut observer : que les trois villes, Lamballe, Jugon et Dinan, qui semblent avoir été les principaux postes et lieux de rendez-vous pour le rassemblement des troupes françaises en provenance des différents endroits, sont situées près de trois voies d'eau : de même, elles sont situées sur la grande route de Brest à Saint-Malo ; donc l'ennemi, en choisissant judicieusement ces endroits critiques pour le premier rendez-vous de ses troupes, garda libre la communication entre Saint-Malo et Brest, en commandant non seulement les passages de ces voies d'eau mais aussi la grande route elle-même.

Saint-Malo, Guildo et Saint-Cast sont près du bord de mer, presque en ligne directe de Dinan, Jugon et Lamballe, dans les terres. Dinan étant à quatre ou cinq lieues de Saint-Malo, Jugon à autant de Guildo, et Lamballe à entre cinq et six de Saint-Cast. La région comprise entre cette grande route et les voies d'eau jusqu'à la mer peut être appelée le siège de guerre de cette expédition.

Dans une guerre établie, il est considéré un grand art de savoir choisir un bon endroit pour le rendez-vous d'une armée à l'ouverture d'une campagne ; il doit en être un plus grand encore pour l'armée d'un pays envahi de bien jouer ce rôle, d'arrêter son choix sur les lieux propices pour le rassemblement de ses troupes afin de s'opposer aux envahisseurs qui surgissent subitement, sans donner le moindre avertissement.

Cela nous amène à penser que nous avons perdu en quelque mesure l'avantage de cette sorte de guerre qui est avant tout de surprendre, en allant une deuxième fois en un été à Saint-Malo. Car il est naturel de supposer que l'ennemi, après la première visite, ait tourné ses pensées dans ce sens ; qu'il s'amusât à projeter et à étudier quelles auraient été les méthodes les plus efficaces pour s'opposer à la progression du débarquement. La deuxième visite lui donna alors l'occasion de mettre sa théorie en pratique, en quoi il paraît être expert, et avoir bien réussi.

La flotte anglaise apparut à l'ennemi le trois septembre à cinq heures du matin, à six lieues au large du cap Fréhel. Le neuf du même mois, l'infanterie de Brest était à Lamballe, ce qui représente une marche de plus de trente lieues, ou près de cent mille anglais, en sept jours. Puis de ces sept jours, il faut soustraire le temps passé à avertir ces troupes, qu'il faut prendre en considération, même si ces ordres étaient donnés à coup de canons utilisés dans ce but, ce qui n'était probablement pas le cas. Et même après que l'information a été reçue, il y a certains préparatifs nécessaires pour mettre en marche des troupes. Lors de cette dernière tentative contre Saint-Malo, les troupes furent débarquées le cinq juin et rembarquées le douze du même mois. Lors de la dernière tentative, nous apprenons que les Français avaient des dépôts à Dinan, ville située sur la même rivière que Saint-Malo, et qui en commandait le passage.

Nous sommes enclins à penser que les troupes censées venir de Brest, ne vinrent pas immédiatement de cet endroit, mais que c'étaient celles qui avaient été nommées à la défense de toute la côte, pour mieux garder le tout en particulier la région de Saint-Malo et qui, depuis la première visite, étaient cantonnées dans des régions plus centrales ; ainsi, n'ayant pas à marcher si loin, elles arrivèrent d'autant plus vite à destination. Les Français affirment que nous avons quelques retranchements, mais cela est faux.

Compte tenu des circonstances, dans cette situation, il aurait peut-être été impossible d'agir autrement, du moins en ce qui concerne l'arrière-garde.

Toutefois, nous ne pouvons qu'être de l'avis que des mesures plus prudentes auraient pu être adoptées, et beaucoup pensaient ainsi en Angleterre.

Lors de son retour, le Général jugea bon de donner sa démission, à cause des revendications populaires qui éclatèrent à son sujet.

Bien que nous soyons trop près de l'événement pour en discerner la véritable erreur, nous dirons avec le Roi de Prusse actuel : « Nous ferons mieux une autre fois ».



Les Gosses de Lamballe

Oui, quarante-cinq ans, Messieurs, que nous y sommes,
Neuf lustres bien remplis depuis le jour zéro
Ou la face ridée au teint de vieille pomme
Du cercle familial, nous étions le héros.
Et nous avons grandi. C'était la « belle époque »
On nous l'a dit, bien sûr, car, de ces temps lointains
Les rares souvenirs que la mémoire évoque
Ont couleur de sourire et rien de plus certain.
Pourtant, des précisions, la guerre nous en donne,
Vous souvient-il encore des soldats défilant
Derrière nos pompiers dont la clique détonne ?
De nos pères en bleu ? de nos mères pleurant ?
J'entends aussi fort bien, en sortant de la classe,
La sirène mugir des trains américains,
Et je nous vois courir pour trouver une place
Afin d'avoir des sous, du tabac ou du pain.
Pour la classe, deux clans : les uns étaient aux « frères »
Les autres au Collège. Il arrivait parfois
Que l'on se disputât. Cela ne portait guère,
Notre union d'aujourd'hui n'en fait-elle pas foi ?
Et chacun a suivi la route de sa vie.
Nous sommes arrivés, mes amis, au sommet
Que nos pères vieilliss pleurent avec envie,
Que nos fils impatients brûlent de consommer.
La vie a des revers, nous avons eu les nôtres,
Elle a ses bons côtés, nous en sommes témoins,
L'amitié nous unit et les uns et les autres,
C'est là notre devise, aujourd'hui et demain.

J. P. - 11 décembre 1955.

Nous devons ces vers à notre ami, M. JEAN PASCAL, docteur en pharmacie, ancien député du Morbihan.

Une Énigme résolue entre la Belgique et la France

Que sont devenus le Calvaire de Louargat et la grosse pierre de l'allée couverte (8 000 kg) de la Ville-Bellanger en Hénansal, transportés en Belgique en 1929.

En 1915, de valeureux bretons périrent sur l'Yser, le 22 avril, victimes de l'attaque allemande et de l'emploi, pour la première fois, des gaz asphyxiants durant la guerre de 1914-1918.

Les autorités belges et françaises décidèrent, dès 1922, de commémorer ces événements et, en 1929, sur l'intervention de l'évêque de Saint-Brieuc, Mgr Serrand, un calvaire, celui de Louargat fut transféré à Boesinghe près d'Ypres et également, l'immense pierre de huit tonnes de l'allée couverte de la Ville Bellanger en Hénansal qui servait de plate-forme aux enfants des environs pour voir passer, sur la route, les voitures circulant entre la Bouillie et Hénansal. Cette pierre fut tirée en plein hiver par quinze chevaux ainsi que les deux pierres la soutenant jusqu'à la gare de Lamballe distante de douze kilomètres, et gagnèrent la Belgique sur des plates-formes du chemin de fer. Depuis la guerre 1940-1945, la famille Le Bret, propriétaire de la Ville-Bellanger avait appris que la pierre avait été détruite par les Allemands en 1940-1945 et se lamentait de cette destruction puisqu'elle en avait été la donatrice. Intrigué de cet événement, j'ai voulu faire des recherches en Belgique et grâce à l'aimable concours de notre ami le Président Mahillon, magistrat à la Cour Royale de Bruxelles, nous avons retrouvé un texte flamand narrant les événements de 1922 et 1929 que M. Mahillon nous a obligeamment traduit ; quant à la pierre et au calvaire, nous avons su ce qu'ils étaient devenus par une lettre en flamand du secrétaire de mairie, mais n'anticipons pas !

Le nom de Boesinghe est évocateur, davantage que toute autre localité flamande où l'on s'est battu, surtout pour la Bretagne. Les soldats qui y passèrent trois des quatre années de guerre, qui y versèrent leur sang et affrontèrent les gaz asphyxiants venaient principalement de cette extrémité occidentale de l'Europe. Ils appartenaient à des classes de réserve.

Ils se dénommaient eux-mêmes « les pépères ». On les avait envoyés ici parce qu'ils n'étaient destinés qu'à servir de renfort à l'armée belge de l'Yser. Ils ne devaient pas aller au front de la Marne, de l'Aisne ou de la Somme. Malheureusement pour eux, il en fut autrement que ce qu'avait prévu l'état-major. Il se couvrirent de la gloire la plus éclatante au canal d'Ypres-Yser. En 1921, ce sont des Bretons qui organisèrent les premiers pèlerinages au champ de bataille de Boesinghe. Il y avait eu auparavant de nombreux déplacements individuels, mais non point de pèlerinages de masse avec solennités officielles. Et parce que la Bretagne est profondément croyante, ils ont voulu lui donner d'emblée un cachet religieux. Des prêtres et même des évêques, princi-

palement des anciens aumôniers, s'attelèrent à cette tâche. Une amicale fut fondée : « Les Pépères de Boesinghe » ; elle adressa au curé de Boesinghe une requête aux fins d'être autorisée à apposer une plaque commémorative dans l'église. Il fut également demandé au curé de consacrer solennellement cette plaque. Des plaques individuelles avaient déjà été placées, mais non point de plaque collective et il n'y avait pas encore eu de consécration. L'évêché de Bruges donna son accord bien qu'il dût reconnaître qu'il n'y avait pas de formules de prière pour pareille occasion. Elles devraient donc être rédigées. En attendant, le curé pouvait bénir la cérémonie avec un « De Profundis ». Le mardi 9 mai 1922, à 9 h 30, une soixantaine d'anciens combattants descendirent du train à Boesinghe. Ils étaient attendus par le bourgmestre, le conseil communal et l'autorité ecclésiastique du village. Toutes les maisons étaient pavoisées et la fanfare de Boesinghe joua la Marseillaise. Les enfants des écoles agitaient des petits drapeaux et criaient « Vive la France », le bourgmestre E. de Thibaul de Boesinghe prononça un discours, si émouvant que beaucoup d'anciens en eurent les larmes aux yeux. Le chef de l'amicale, un colonel, remercia en des termes profondément sentis, touché par l'accueil cordial de tous ces gens avec lesquels les Bretons avaient partagé leurs malheurs quelques années auparavant. A travers les ruines, le cortège se dirigea alors vers l'église, musique et enfants des écoles en tête, suivis par les anciens combattants belges avec leurs nouveaux drapeaux. Les Bretons avaient également un drapeau, portant les armes de la Bretagne et de la Belgique entourées par les mots « Les Pépères de Boesinghe, 1914-1918 ». Le service commémoratif fut conduit par M. le Doyen Delamare, de Granville, ancien aumônier. Il n'y eut pas d'homélie, mais après le service, le Doyen Delamare s'adressa à la population et rappela la période de 1919 à 1926. La pierre commémorative en marbre blanc fut alors inaugurée et consacrée dans l'église provisoire, en attendant qu'elle soit cimentée dans le mur de la nouvelle église. Cette pierre se trouve toujours dans la nouvelle église, dans le fond à droite :

Armes

1914 - 1918

LES PEPERES DE BOESINGHE

à leurs camarades de la 87^e Division Française tombés sur l'Yser

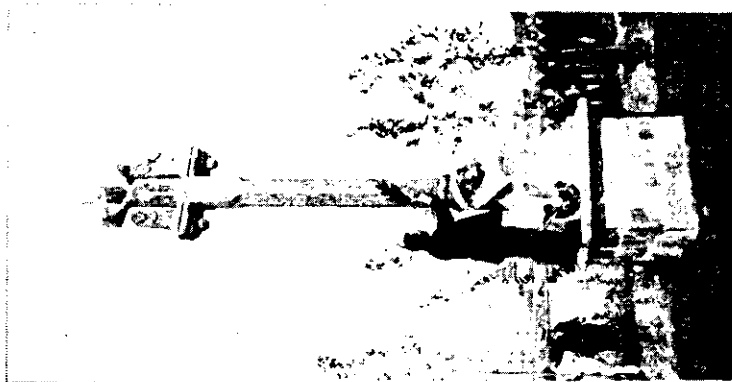
80^e R.I.T.

Pèlerinage 1927

Après la cérémonie, les anciens se rendirent au cimetière, ou encore au champ de bataille, pour visiter les lieux où ils avaient vécu dans les tranchées. Ils firent visiter à des amis et « connaissances » et furent conviés à leur table. L'amitié entre Boesinghe et la Bretagne devint plus étroite encore en cette journée.

LE CALVAIRE

Cette amitié et le caractère plutôt religieux de pareils pèlerinages aux champs de bataille allaient aboutir plus tard à une magnifique initiative : l'érection d'un calvaire breton dans la plaine flamande. C'était en vérité une conception originale de ce que doit être un monument de guerre. Cette croix de pardon du XVI^e siècle se trouvait originellement dans le petit village breton de Louargat. Elle fut transférée à l'endroit où était placé jadis l'Artillery-Wood, près du café « Het Verzet » (« La Résistance »), centre du secteur breton en 1915. Les bretons transformèrent le petit morceau de terre flamande, autour du calvaire, en véritable paysage breton. Ils plantèrent des pins, des genêts et des bruyères



Le dolmen de Hénanbihen et le calvaire de Plougat transportés sur la terre belge, à Ploëker, où sont inhumés les Bretons qui succombèrent à la première attaque des gaz sur l'Yser.

comme en Bretagne et dressèrent des menhirs, ainsi qu'une gigantesque pierre de 8 000 kg. A grand peine, on ne disposait pas des moyens techniques d'aujourd'hui, cette pierre préhistorique, celtique, fut amenée à Hénansal. Un menhir, situé juste devant le calvaire, fut couronné d'une pierre d'ardoise pourvue d'une plaque de bronze, sur laquelle était dessinée la région du front, avec les positions qu'occupaient les différents régiments de la 87^e division territoriale et de la 45^e division d'infanterie le 22 avril 1915, lorsque se déclencha l'attaque aux gaz. Des flèches indiquent les endroits principaux des alentours, de sorte que l'ensemble sert également de table d'orientation.

A l'avant-plan, près de la rue, six menhirs de granit portent une inscription gravée, cinq d'entre eux rappellent le nom des villes de garnison et les numéros des régiments d'infanterie de la 87^e division territoriale, le sixième, le génie et l'artillerie. De gauche à droite, on lit : Vitré 76^e R.I.T., Saint-Brieuc 74^e R.I.T., Guingamp 73^e R.I.T., Saint-Lô 80^e R.I.T., Granville 79^e R.I.T., Génie-Artillerie. Ce monument sera inauguré et consacré le dimanche 15 septembre 1929. Mgr Serrand, évêque de Saint-Brieuc et Tréguier, écrivait le 15 août 1929 : « ... ils (les anciens de la 87^e division territoriale) ont naturellement prévu au programme une messe et m'ont prié, en qualité d'ancien aumônier de la division, de vous demander de bien vouloir accorder de célébrer la messe dans l'église de Boesinghe, église qui est si chère à nous. Un des prêtres appartenant à la division la dirait, s'il m'était impossible de la dire moi-même. »

Le comité de l'amicale des anciens combattants de la 87^e demanda également le 9 septembre l'autorisation de commencer la cérémonie dans l'église.

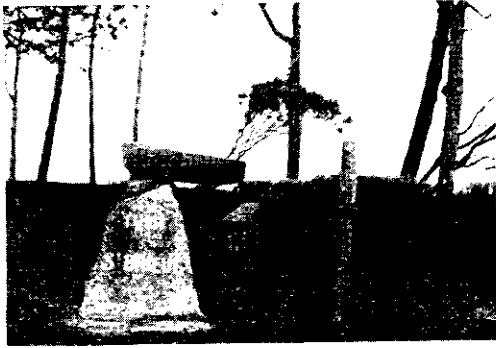
Lorsqu'il fut demandé sur combien de pèlerins de Boesinghe on pourrait compter (beaucoup demandaient un logement pour le jour précédent), il fut répondu : « entre deux et trois cents ».

Ce furent plus de trois cents anciens combattants français qui arrivèrent avec leurs familles à la gare de Boesinghe, à 9 h 30. Ils y étaient attendus et y furent chaleureusement salués par les échevins ; sous la conduite de la fanfare, ils se dirigèrent vers l'église où la grande messe fut célébrée par le chanoine Rose, ancien combattant. L'évêque Serrand, aumônier en chef de la 87^e division D.I.T. en 1915, prononça le sermon, au cours duquel il rendit hommage au sacrifice des Bretons et des Normands en Flandre.

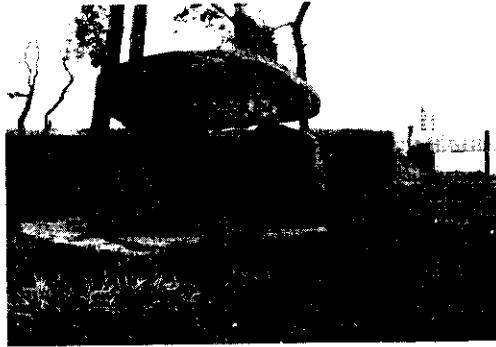
De cette allocution, sont demeurés ces mots pleins de sensibilité : « Parole de Breton et parole de Flamand se valent : nous avons juré que nous ne les oublierons pas. Qu'ils reposent en paix à l'ombre de la Croix ! »

A 11 heures, la délégation fut reçue officiellement à la maison communale par l'échevin Eugène Coulier et le conseil communal au complet. Etaient présents : le Général Becker, représentant le ministre français de la Défense, Mgr Serrand, le baron Janssens de Bisthoven, gouverneur de la province de Flandre occidentale, le commissaire d'arrondissement Clinckemaille et bien d'autres.

Le cortège se forma à 11 h 15. Un grand nombre d'habitants de Boesinghe l'accompagna jusqu'au monument. Outre l'aumônier Rose, on remarquait des officiers supérieurs des régiments bretons : le colonel Turin (80^e R.I.T.), le colonel Milon (73^e R.I.T.), les commandants Tassily (76^e R.I.T.), Tropé (79^e R.I.T.) et de Bellaing (cavalerie), le médecin-chef Jumelais, etc., tous ayant servi à la 87^e division en 1915.



*Les
Calvaires
et
Menhirs
Militaires*



A 11 h 30, les clairons sonnèrent le « garde-à-vous ». M. Fayer, président du comité d'organisation, donna lecture des numéros des régiments de la 87^e division (73^e, 74^e, 76^e, 79^e, 80^e R.I.T., 49^e et 50^e R.A.T., le groupe Elverdinge de l'artillerie lourde, 10/3 T du génie et 24^e dragons), avec leurs citations à l'ordre du jour de l'armée. Sur quoi le colonel Cordier prit la parole et esquissa en des termes émouvants les heures terribles passées sur ce front par la division dans la soirée du 22 avril 1915. Il remit ensuite officiellement le monument aux mains de l'administration communale de Boesinghe. M. Eugène Coulier remercia et promit que ces concitoyens veilleraient consciencieusement sur ce morceau de terre bretonne.

Le général Becker remercia les soldats tombés pour les services rendus à la nation française. Il rendit aussi hommage au roi Albert et à la reine Elisabeth. Après l'exécution de la Marseillaise, ce fut le tour du gouverneur de la Flandre occidentale d'exprimer la reconnaissance des Belges envers les Français qui avaient versé ici leur sang sur une terre étrangère.

La fanfare de Boesinghe exécuta alors la Brabançonne sur quoi Mgr Serrand bénit le calvaire et ses alentours. La « minute de silence » qui fut observée fut le moment le plus émouvant de la toute cérémonie. Seul le vent soufflait autour de la croix qui se détachait, grise, sur le ciel ensoleillé. Un ciel breton et un ciel flamand se ressemblent.

La cérémonie s'acheva par la sonnerie « Le Réveil » et le défilé de l'assistance devant le monument, dont le pied de la croix disparut sous les fleurs. La commune de Boesinghe déposa « une magnifique couronne » qui devait être impressionnante, puisque le journal « La Province » de Rennes la mentionne spécialement. Mais le chroniqueur n'était-il pas Ange Villemain, capitaine d'artillerie à la 87^e D.I.T.

A 12 h 30, chacun se dirigea vers le local « De Zwann » (« Le Cygne ») pour y participer à un banquet grandiose, dont voici le menu :

87^e Division Territoriale

★

MENU

★

Potage Flamand

★

Tomates Farcies Yperlée (1)

★

Rôti de Bœuf Pilkem

Pommes de l'Yser

Petits Pois Franco-Belges

★

Jambon des Flandres

Salade de « Ma Campagne »

★

Gâteaux — Fruits

Desserts

★

Vins de France

★

Café

★

Restaurant « Du Cygne »

Boesinghe, le 15 septembre 1929

(1) Affluent de l'Yser (N.D.T.).

Dans l'allocution prononcée au cours du repas, l'échevin E. Coulier suggéra que les Français viennent chaque année à Boesinghe en pèlerinage et que s'institue ainsi une sorte de tradition. Les hôtes acquiescèrent et tinrent parole jusqu'à ce que survienne une deuxième guerre mondiale. Pendant celle-ci, le monument fut endommagé par mitraillage en 1940, au cours de la retraite anglaise vers Dunkerque. La statue du Christ n'avait pas été atteinte mais celles de Notre-Dame et de Marie-Madeleine avaient disparu. Le curé reçut une lettre anonyme écrite en français : « Je crus à une action de vandalisme des Allemands lorsque je vis la croix brisée et les statues abattues. J'ai caché ces statues de Notre-Dame et de Marie-Madeleine, qui étaient intactes, derrière la croix. L'auteur souhaitait ensuite de voir maintenant le calvaire au plus tôt entièrement rétabli et tel qu'il était auparavant. » Pourquoi ne révélait-il pas son nom, et pourquoi avait-il attendu deux ans avant de rapporter les statues ? Nous l'ignorons. Par remords ? Peut-être bien, étant donné qu'il laissait échapper : « J'avais agi pour le bien et la sauvegarde de ce qu'il en restait et priez Dieu S.V.P. pour que je n'aie nullement pêché en agissant ainsi. »

Du côté français, nous avons retrouvé la version parue dans le bulletin de la semaine religieuse du diocèse de Saint-Brieuc en septembre 1929. En voici le contenu : « Inauguration d'un monument aux morts de la 87^e division territoriale. »

Le dimanche 15 septembre, les anciens combattants de la 87^e division territoriale, une centaine environ, sont venus à Boesinghe rendre hommage à leurs frères d'armes tombés sur ce coin de la terre belge, et particulièrement aux premières victimes des gaz asphyxiants (22 avril 1915). A leur tête marchait Mgr Serrand, ancien aumônier de la 87^e division, si sympathique et si cher à tous. Mgr avait accepté de bénir le monument.

Après la messe célébrée dans l'église restaurée de Boesinghe par M. le Chanoine Rose, ancien brancardier, Monseigneur évêque, dans une vibrante allocution, le souvenir de nos chers morts, exalte leur courage, invite à la prière et rappelle les leçons de leur sacrifice.

Après cet émouvant discours, l'absoute est donnée, puis c'est la réception à l'Hôtel de Ville et, grossi par la foule des habitants, le cortège se met en marche. Toutes les maisons sont pavoisées. Le mémorial se dresse au bord de la route de Langemarck, non loin du fameux carrefour du Pilkem. On a transporté là-bas un vieux calvaire de Louargat et un dolmen venu de Hénansal, dont la table, nous dit-on, pèse près de 8 000 kg (Hénansal, en réalité Ville-Bellanger). Au pied de la croix, des ajoncs et des bruyères : un vrai coin de terre bretonne sous le ciel gris des Flandres. Ce mémorial, d'un caractère si original et si religieux, sera certainement l'un des plus admirés sur ce front belge où les Anglais et les Canadiens ont multiplié les monuments de la grande guerre. Vers 11 heures, la foule est massée devant le calvaire. Une sonnerie de clairon retentit. M. Faguet, président du comité, lit la dédicace du monument, les citations de l'immortelle division. Puis le Colonel Cordier, du 76^e, prend la parole pour rappeler les combats de la 87^e Division d'Infanterie sur l'Yser et la terrible soirée du 22 avril 1915, où pour la première fois, les gaz asphyxiants sortirent des tranchées allemandes et répandirent leur brouillard jaunâtre sur les champs de bataille. Il remit le monument au Bourgmestre de Boesinghe. Celui-ci remercia, et le général Becker, au nom du gouvernement français, rendit hommage à la mémoire des morts. La Marseillaise salua la fin des discours.

Mgr Serrand s'avance vers le monument, le bénit, puis les autorités et la foule défilèrent devant le calvaire.

M. Jan Steen, secrétaire communal honoraire, signale que le calvaire est toujours debout dans sa lettre de juillet 1979, traduite du Flamand.

Cher Monsieur,

Si je me souviens bien, je vous ai transmis toutes les données concernant le calvaire breton qui *existe toujours*. Vous confondez vraisemblablement avec le monument de l'attaque aux gaz de Steenstrate qui fut détruit par les Allemands pendant la deuxième guerre mondiale.

Ci-joint, vous trouverez toutes les données y relatives. Veuillez, etc.

Jan STEEN,
Secrétaire communal honoraire.

En résumé, ni le calvaire de Louargat, ni la grosse pierre de l'allée couverte de la Ville-Bellanger n'ont été détruits en 1940-1945. Il y eut confusion entre les monuments de Boesinghe qui ont réchappé et ceux de Steenstrate qui furent détruits.

Les Combats de Steenstraat

(Textes officiels)

Que s'était-il passé ?

« Vers 5 heures de l'après-midi, le 22 avril, écrit le célèbre auteur anglais Arthur Conan Doyle, un furieux bombardement d'artillerie fut déclenché sur les lignes françaises, entre Bixschoote et Langemarck, et sur la gauche canadienne ; on annonçait bientôt que la 45^e division française était violemment attaquée. Au même moment, les Anglais purent observer un phénomène dont la description semblerait mieux à sa place dans l'œuvre d'un romancier que dans le récit d'un historien. Des tranchées allemandes, sur une étendue considérable, s'échappaient des jets de vapeur blanchâtre, s'unissant d'abord en tourbillonnant pour finir par se muer en un nuage dense et bas, d'un brun verdâtre à ras du sol et d'aspect jaunâtre à sa partie supérieure qui réfléchissait les rayons du soleil couchant. Cette épaisse couche de vapeur, poussée par une brise du nord, progressa rapidement à travers l'espace qui séparait les deux lignes adverses.

« Les troupes françaises observaient par-dessus le parapet de leurs tranchées ce nuage bizarre qui leur assurait une protection tout au moins temporaire contre le feu de l'ennemi, quand on les vit soudain lever les bras, porter les mains à la gorge, puis s'écrouler sur le sol en proie aux affres de l'asphyxie. Beaucoup tombèrent pour ne plus se relever, tandis que leurs camarades, impuissants contre ce procédé diabolique, s'enfuyaient éperdus vers l'arrière, comme saisis de folie, afin d'échapper à ce brouillard méphitique, dépassant dans leur course les lignes de tranchées établies derrière eux. Un grand nombre ne s'arrêtèrent pas avant d'avoir atteint Ypres, tandis que d'autres se dirigeaient vers l'ouest, afin de placer le canal entre eux et l'ennemi.

« Les Allemands, entre temps, avancèrent et prirent possession des lignes de tranchées successives, occupées seulement par leurs garnisons de mort dont les faces noircies, les traits contractés, les lèvres souillées du sang et de l'écume jaillis de leurs poumons éclatés, disaient assez les tortures de leur agonie atroce. »

C'est une version à peu près identique que nous donne M. John Buchan, l'écrivain de la *Nelson's History of the War* :

« Un temps agréable et calme régnait à la fin de cette journée du 22 avril ; un vent léger et régulier soufflait du nord-est. Vers 6 h 30, nos observateurs d'artillerie annoncèrent qu'une étrange vapeur verdâtre se déplaçait au dessus des tranchées.

Paris, le 23 avril 1915, 15 h 10.

Dans la soirée d'hier, des engagements assez vifs ont eu lieu en Belgique.

Dans la bouche de l'Yser, autour de Dixmude, les troupes belges ont repoussé une attaque dirigée sur le château de Vigogne et infligé à l'ennemi de fortes pertes.

Au nord d'Ypres, les Allemands, en employant en grande quantité des bombes asphyxiantes, dont l'effet a été ressenti jusqu'à deux kilomètres en arrière de nos lignes, ont réussi à nous faire reculer dans la direction du canal de l'Yser, vers l'ouest, et dans la direction d'Ypres, vers le sud. L'attaque ennemie a été enrayée ; une contre-attaque vigoureuse nous a permis de regagner du terrain en faisant de nombreux prisonniers.

Au bois d'Ailly, près de Saint-Mihiel, nous avons, par une attaque à l'est et à l'ouest de la position précédemment conquise, pris 700 m de tranchées et fait une centaine de prisonniers, dont trois officiers.

Daniel de LA MOTTE ROUGE
Membre de la Commission - Histoire

La Hunaudaye et l'Avènement de l'Artillerie

Bien des auteurs ont traité le sujet : « le château de la Hunaudaye » mais « l'artillerie et le château » n'a jamais été qu'effleuré alors que l'originalité de cette forteresse est d'avoir été dotée de canons dans les toutes premières en Europe.

Les visiteurs ont tous remarqué les trous d'environ 20 centimètres de diamètre sur tout le pourtour extérieur des murs, ils sont à des niveaux différents, il s'agit et chacun l'a parfaitement compris, d'emplacements de canons et la répartition est le résultat d'un plan de feu soigneusement étudié.

La construction du château (qui, rappelons-le, était le troisième sur cet emplacement) a été commencée en 1373 et les travaux se sont terminés environ cent ans plus tard.

En 1373, les châteaux-forts, tant en France qu'en Bretagne, n'étaient pas dotés de canons mais c'était, disons, l'époque charnière et les gens avertis et avisés pensaient qu'outre l'étonnement des oreilles au départ du boulet, l'artillerie pouvait avoir un avenir dans l'art militaire ; d'autres, pensaient le contraire. Jean IV, Duc de Bretagne, y croyait et créait même un poste de maître d'artillerie et c'est un certain Guillaume Carnac qui est investi de ces fonctions en 1391.

Le Sire Hersart, maître d'œuvre de la Hunaudaye, a, lui aussi, pensé à ce problème ; dix ans plus tôt, l'ennemi était le Roi d'Angleterre, aujourd'hui le jeu du Roi de France Charles V est douteux, et les armées du Roi de France sont dotées de canons. Prémunir la Hunaudaye contre ce nouveau moyen offensif est donc normal d'autant plus que l'artillerie est susceptible d'amélioration.

Les canons n'avaient qu'un rôle offensif et non pas défensif ; du reste, ils étaient encombrants et très difficiles à servir ; faits de bois cerclé de fer, tirant des boulets de pierre, ils ne pouvaient trouver leur place dans une forteresse. On construit toutefois, compte tenu de cette nouvelle donnée des murs épais, indémentelables. On commence par la tour Nord-Est et dans 100 ans le pentagone (cinq tours et courtines) sera bouclé soit donc dans les environs de 1470.

Pendant ce temps, Charles VII, le Roi de France, en 1449 à Rouen, fait subir aux Anglais la défaite déterminante pour la libération de la France. C'est la fin de la guerre de 100 ans et l'artillerie y est pour quelque chose.

C'est un certain Jean Bureau qui a inventé et construit les canons de fer et, qui plus est, tire des boulets de fer et la force de pénétration d'un boulet « Jean Bureau » est sept fois supérieure à celle d'un boulet de pierre. Pour ce qui est de la solidité des murs, le Sire Hersart avait encore une très large marge de sécurité, mais ce qui n'était pas pensable c'était de laisser l'ennemi s'installer à 500 mètres des murs de la forteresse et de n'avoir rien d'autre à faire que de le regarder. Il va donc falloir créer des canons défensifs pour détruire les pièces ennemies, penser un plan de feu soit donc des emplacements de pièces

judicieusement choisis. L'ennui c'est que la plus grande partie du château est construite et qu'aux emplacements convenant aux canons, il y a déjà autre chose. Il n'y a pas le choix : on mettra des pièces d'artillerie là où il y a chambre à coucher, s'il le faut il y aura canon dans les latrines, mais le plan de feu sera ce qu'il doit être.

Bien entendu seront adoptés les canons de la bataille de Rouen — appelés couleuvrines.

A la Hunaudaye, l'expérience prouve que : la qualité des murs plus les canons ont eu un rôle considérablement dissuasif.

Les Tournemine ont connu une époque particulièrement dangereuse : ils furent les alliés fidèles du Roi de France et ils furent ceux sur qui Henri IV pût compter en Bretagne, là où il était honni, particulièrement à Lamballe par Mercœur, donc à 15 kilomètres de Mercœur, la Hunaudaye défiait les ennemis d'Henri IV et cependant jamais il n'a été entrepris une action contre les Tournemine, jamais un boulet n'a marqué les murs du château.

René de Tournemine fut fait Chevalier de l'Ordre du Saint-Esprit, c'était là la distinction suprême sous la monarchie jusqu'à Louis XVI, distinction en principe réservée aux très grands du Royaume. Le Roi de France, Henri, considérait donc que la forteresse avait rendu un service considérable à la cause royale.

La Hunaudaye est tombée en 1793, le château était vide, le pont-levis baissé, les deux portes ouvertes. Les Républicains de Lamballe étaient venus avec deux canons qui n'ont servi à rien. Le château fût incendié, les riches tapisseries furent jetées au feu et les Républicains de Lamballe s'en retournèrent avec leurs deux canons. Ils avaient voulu eux aussi détruire quelque chose ressemblant à la Bastille, quelque chose qui symbolisait l'ancien régime.

Le propriétaire Joseph de Talhouet, maire de Rennes, était du reste Républicain, il fût indemnisé par 4 000 livres d'assignats, c'est-à-dire qu'il laissa des ruines comme héritage et un coffre d'assignats qui ne valaient rien.

Il a été dit que les deux canons qui firent l'aller et retour Lamballe - La Hunaudaye sont ceux qui, jusqu'à 1979, encadraient l'entrée de la mairie de Lamballe. En réalité, les deux canons que M. le Maire de Lamballe a fait retirer de cette position propre à les endommager, avaient près de 300 ans en 1793, ce sont des canons « Jean Bureau », appelés couleuvrines, des pièces rares et précieuses, fabriquées sous Charles VII (à l'époque de la Révolution, c'était déjà des antiquités). Remercions donc le maire d'avoir pensé à les sauver de la rouille. des canons de fer fichés en terre, c'était tout à fait contre indiqué.

Dans un prochain numéro du bulletin, il pourra être traité du financement du château en 1373, sujet qui n'a, lui aussi, été qu'effleuré par les auteurs sur la Hunaudaye, et cette étude complémentaire ne manquerait pas d'intérêt : c'est la fin de la Guerre de Succession de Bretagne, nous sommes dans le camp des vaincus, la mort, la ruine sont passées, on relève cependant la tête et on est très riche. D'où vient toute cette fortune ?

Roger TEXIER.

Le Premier Comice Agricole de Lamballe

4 SEPTEMBRE 1851 (1)

A la fin du règne de notre roi Louis-Philippe en 1848, les comices agricoles étaient encore peu nombreux dans le département. Cependant, quelques notables de notre canton, intéressés par les réalisations observées ailleurs, avaient la louable intention de déraciner la routine et de promouvoir le progrès de notre agriculture. En effet, dans la région de Lamballe, les nouvelles cultures fourragères : trèfle, betterave disette, chou, turneps (2), rutabaga, ray-grass sont encore peu développées. Notre race bovine bretonne est chétive, misérable et très souvent abâtardie faute d'être bien nourrie. Nos porcs, très élevés sur jambes, sont fort difficiles à engraisser. La race ovine est également misérable, petite et produisant une laine de qualité médiocre. Les instruments aratoires perfectionnés sont pratiquement inconnus.

Au début de cette année 1851, les statuts du comice étaient déposés. Le bureau est composé de MM. Sevoy, conseiller général, président ; Jules de Closmadec, maire de Lamballe, vice-président ; Charles Sevoy, secrétaire ; Jannin, médecin-vétérinaire, vice-secrétaire ; Ange Droguet, trésorier archiviste.

Hier 4 septembre, c'est le grand événement. Une multitude de gens du canton, des campagnes et des bourgs et aussi des cantons voisins, sont venus pour assister au premier comice qui est aussi jour du marché. Au fur et à mesure qu'on approche de Lamballe, des hommes, des femmes portant fièrement et joliment la coiffe et également des enfants, à pied ou en « vouétures », les uns encombrés d'une « gelle » de petits « pouers » ou d'un veau, les autres de paniers remplis d'œufs, de « moches » de beurre, de volailles dont les têtes émergent, débouchent de tous les chemins de traverses sur les grandes routes menant à la ville. Aux abords de celle-ci, l'affluence est telle qu'il n'est plus possible d'avancer jusqu'au moment où on eût trouvé le moyen de se mettre à la suite de quelques files de « vouétures » parvenues à fendre la foule.

La Commission chargée de décerner les primes pour les animaux est réunie dès 8 heures sur le champ de foire où flottent de nombreux faisceaux de drapeaux tricolores. Ses membres sont MM. Sevoy, président du comice, Jeannin, son secrétaire, Louis Pungier, Louis Lesné,

Mordel, maire de la Malhoure, Louis Mahé, Jacques Ruellan et Langlais de Meslin.

12 vaches et 6 génisses de 1 an à 18 mois sont inscrites. Cependant 8 autres pour les premières et cinq pour les deuxièmes sont admises à concourir.

La Commission s'étonne de la faible présentation des taureaux, 4 seulement, alors que 6 prix assez élevés ont été annoncés. N'est-ce pas là un signe de la mauvaise qualité des reproducteurs de notre canton ?

Parmi ces quatre taureaux, l'un vient de la Bouillie et est, de ce fait, hors concours. En outre, il est croisé et présente une grande défectuosité sur son arrière. Il risque de nuire à l'élevage de cette commune. Un autre est présenté par M. Rozec, directeur de la ferme école de Carlan. Croisé Suisse-Breton, c'est un bel animal, mais son cou est trop ample. Peut-être ce type de reproducteur convient à une autre localité, mais il est à proscrire de la nôtre.

Il ne reste donc que deux taureaux à primer. Or, l'un d'eux, appartenant à M. Langlais de la Ville-Tannet a été acheté quelques jours auparavant dans un canton voisin en vue du concours. Cependant, son propriétaire, s'étant engagé à l'utiliser à la reproduction, a reçu une prime, mais réduite.

Les membres de la commission, éclairés par l'expérience et convaincus des mauvais résultats de croissance obtenus par le croisement de la race Bretonne avec des taureaux de race Suisse, Cotentine et Durham et de toutes celles ayant une plus forte conformation, ont admis le principe de l'amélioration de la race par elle-même. Ainsi tous les animaux croisés ont été mis hors concours.

En effet, ils ne conviennent ni à nos rares et ingrats pâturages, à nos landes et à nos faibles réserves hivernales. Leur adoption risque de compromettre l'intérêt de la multitude de petits fermiers peu aisés. Ceux-ci arrivent à élever trois vaches de notre petite race là où une Durham ou une Cotentine donnerait ni plus de lait ni plus de beurre, dépérirait et mourrait de faim.

M. Ruellan, dont nul ne voudrait récuser la longue expérience et la haute compétence et dont l'avis est partagé à l'unanimité, affirme que notre race présente de nombreux avantages : cinquième quartier moins important, os moins gros, viande au grain plus fin et mieux persillée. Leurs peaux minces et fines sont estimées et leur suif recherché de préférence. Les bouchers de nos campagnes et de nos villes rejettent très souvent les races métis. Les débouchés pour notre race sont plus assurés même sur l'Auvergne qui en importe des quantités considérables. Les Anglais trouvent la viande plus savoureuse et d'un goût plus délicat.

La Bretonne est également résistante aux maladies qui ravagent d'autres contrées.

Mais nos vaches sont surtout précieuses pour le lait. On chercherait en vain ailleurs la conjugaison de caractères de lactation. Elles peuvent produire quotidiennement 16 litres d'un lait riche en matières grasses qui donnera un beurre très estimé. Objet de soins assidus et intelligents, elles améliorent leur aptitude.

Les races importées dégénèrent rapidement sous notre ciel. Ni leur lait, ni leur beurre ont autant d'arôme et de finesse. Souvent même l'un et l'autre ne se conservent pas. Ils ont l'inconvénient d'absorber des principes amers et âcres que communique l'absorption de choux, turneps, betteraves ajoutés à la ration d'entretien.

L'examen du bétail terminé, la commission se réunit à la mairie pour discuter des prix à accorder. Le tambour, après avoir annoncé à travers la ville l'imminence du concours de charrue, se tenait à la porte de la mairie accompagné du porteur de bannière. Puis le cortège, formé des différentes personnalités, se dirige vers le champ où devait se dérouler les épreuves. La commission chargée de les superviser est déjà en place. On y reconnaissait MM. Sevoy, Jeannin, Coutance, Droguet, Nicolas Andrieux, Mathurin Martin, Julien Andrieux.

9 charrues au lieu de 12 prévues se trouvent sur la ligne de départ. 7 d'entre elles sont bretonnes, 2 autres sont du type Dombasle. Le président donne le départ. Le labour est pénible et difficile. Les charrues tirées par quatre chevaux attaquent un sol argileux, compact, desséché et durci par une longue sécheresse.

Les difficultés qui menaçaient de rendre le concours impossible en ont finalement assuré sa réussite. Tous les concurrents ont bravement rivalisé de zèle, d'énergie et d'adresse sous les yeux de très nombreux spectateurs.

8 des concurrents sont apparus comme des laboureurs de première force, familiers aux travaux des champs. Les deux charrues Dombasle n'ont pas eu l'avantage et ont perdu au cours de cette manifestation la réputation qu'elles avaient acquise ailleurs. L'une d'entre elles égratigne le sol sans le creuser et le retourner assez, règle difficilement son entrure, mordant avec la pointe de son soc pour retomber sur son talon. L'autre mieux conduite obtient plus de succès, mais son travail ne peut soutenir la comparaison avec celui effectué par nos charrues.

Ces dernières labourent, pour la plupart, à 30 cm de profondeur, ne laissant aucune parcelle de terre inattaquée, uniformisant la largeur des sillons, vidant les raies plus régulièrement, retournant mieux les bandes de terre. Elles sont davantage aptes à mieux faire les planches et les sillons. Le travail était obtenu sans plus de peine pour les laboureurs et les conducteurs de chevaux.

Le travail terminé, M. René Tardivel a bien voulu compléter son labour par le passage d'un extirpateur bien conçu et d'une herse qui devraient figurer au nombre des instruments aratoires. L'auteur a été vivement remercié pour sa démonstration.

Le concours terminé, tout le monde reprend le chemin du champ de foire, la bannière et le tambour en tête, le bureau du comice ouvrant la marche. Une estrade décorée dans les meilleurs goûts a été dressée. Des poteaux revêtus de verdure parsemés de dahlias ornent l'étage. Ces poteaux supportent des colonnes garnies de fleurs de différentes espèces et décorées de banderoles de guirlandes, contribuent à en former la toiture. Ces colonnes forment un demi-cercle et se rejoignent à une boule couverte d'un taffetas tricolore et couronnée d'un bouquet duquel sort un soleil levant.

Des fauteuils avaient été disposés à l'avance. La place du Président au centre. M. Sevoy, le président, invite à monter, outre les membres du bureau, les personnalités marquantes : les maires des communes du canton, les membres des commissions, le juge de paix, le brigadier de gendarmerie.

Avant de proclamer les résultats, le président s'adresse à la foule des cultivateurs qu'il appelle sa famille, ses enfants. C'est une vibrante allocution au cours de laquelle il laisse parler son cœur.

Il remercie M. le Préfet, de son zèle et de son empressement à créer le comice de Lamballe et tout ce qui concourt au développement de notre économie rurale. Il se félicite des progrès suscités par l'asso-

ciation dont il est heureux d'être le Président. Puis exprimant sa foi vive, il termine son discours par cette invocation sublime :

« Religion de mon père, protégez ces braves, ces honnêtes, ces laborieuses familles de cultivateurs qui ne cesseront jamais de vous appartenir et d'élever leurs enfants dans votre sein ; donnez leur la force de repousser ces doctrines néfastes et perverses que les communistes et les socialistes s'efforcent de répandre au milieu de nos champs paisibles pour en proscrire la paix et le bonheur. »

Ces paroles sont couvertes par un tonnerre d'applaudissements.

Ensuite le secrétaire du comice proclame les prix. Chaque vainqueur reçoit de la main du président des rubans qui seront fixés aux cornes des bovins et aux brides des chevaux ayant participé au concours de labour, et de celle du trésorier le montant des primes.

Voici les prix :

Taureaux :

Premier prix : Langlais de la Ville-Tannet en Landéhen pour un taureau de 2 ans : 20 F.

Deuxième prix : Rogier Pierre des Aulnays en Saint-Aaron pour un taureau de 1 an : 15 F.

Vaches :

Andrieux Nicolas de la Ville-Gautier en Meslin, pour une vache alezan pie, de 8 ans, de la taille de 1,14 m, donnant, étant bien nourrie, 16 litres de lait par jour : 25 F.

Pariset de Noyal, pour une vache de 6 ans pie noire de la taille de 1,11 m : 15 F.

Renaud Isidore de Saint-Aaron, pour une vache de 4 ans de la taille de 1,09 m : 10 F.

Génisses de 2 ans :

Pansard Mathurin de Lamballe : 12 F.

Andrieux Julien de Saint-Aaron : 10 F.

Le troisième prix n'étant pas mérité, l'argent reste en caisse.

Génisses de 1 an :

Chapelain Louis d'Oursigné en Meslin : 15 F.

Cantin de la Charquetière en Maroué : 10 F.

Renaud Isidore de Saint-Aaron : 5 F.

Verrats :

Benoît de la Fosse-David en Maroué : 15 F.

Puel de la Caillibotière en Saint-Aaron : 10 F.

Une mention honorable est accordée à la petite vache, race des landes, présentée par M. Rozec, directeur de la ferme de Carlan.

Une autre mention très honorable est également accordée aux trois vaches de M. Andrieux François de Lamballe et à celle de M. Gicquel Amateur, tous les deux marchands de bestiaux.

Aucun bélier n'a été présenté.

Labours :

Premier prix : Landier François, cultivateur et fabricant d'instruments aratoires à Saint-Aaron pour un labour supérieur fait avec la charrue bretonne.

Ce prix consiste en une charrue grand modèle ordinaire d'une valeur de 65 F.

Deuxième prix : Langlais de Bouchonnet en Meslin pour un excellent labour pratiqué avec la charrue bretonne.

Ce prix est une charrue d'une valeur de 55 F.

Troisième prix : Tardivel René de Lamballe et Andrieux Pierre de la Ville-Gautier en Meslin.

Ce prix est une charrue perfectionnée de 50 F.

Suivent par ordre de mérite :
Andrieux J. du Pont-Grossard en Saint-Aaron.
Le Fèvre de la Plaisse en Meslin.
Cohard, concurrent honoraire.
Langlais de la Ville-Tannet en Landéhen.
Rozec, directeur de la ferme de Carlan en Meslin.

La fête se termine par un banquet de près de 100 couverts. Après que les personnalités se soient installées, les autres convives se groupent indistinctement autour des tables chargées de fleurs et de mets. La gaieté la plus franche ne cesse d'animer le repas. Après la soupe, on sert du bœuf, du lard, un ragoût de mouton, du veau au four, du cidre à discrétion, un coup de vin et le café avec le petit verre.

Toute l'assemblée est heureuse de se trouver entre amis devant des tables si bien garnies. A la fin du repas, un toast général est porté aux bons cultivateurs et éleveurs de bestiaux et est accueilli par les plus chaleureux applaudissements.

Rendez-vous est donné à 1852.

Guy de SALLIER DUPIN.
Membre de la Commission Histoire.

(1) L'auteur suppose être journaliste et avoir rapporté à sa gazette locale l'événement qu'il a vécu.
(2) Navet.

La Sortie Annuelle

A la Découverte du Passé !

Une date ! le dernier dimanche de juin ! un rendez-vous ! celui d'une centaine de membres et Amis du Vieux Lamballe et du Penthièvre !

Au clocher de Saint-Jean, le timbre de l'horloge sonne 8 h 30 précises lorsque le car s'ébranle.

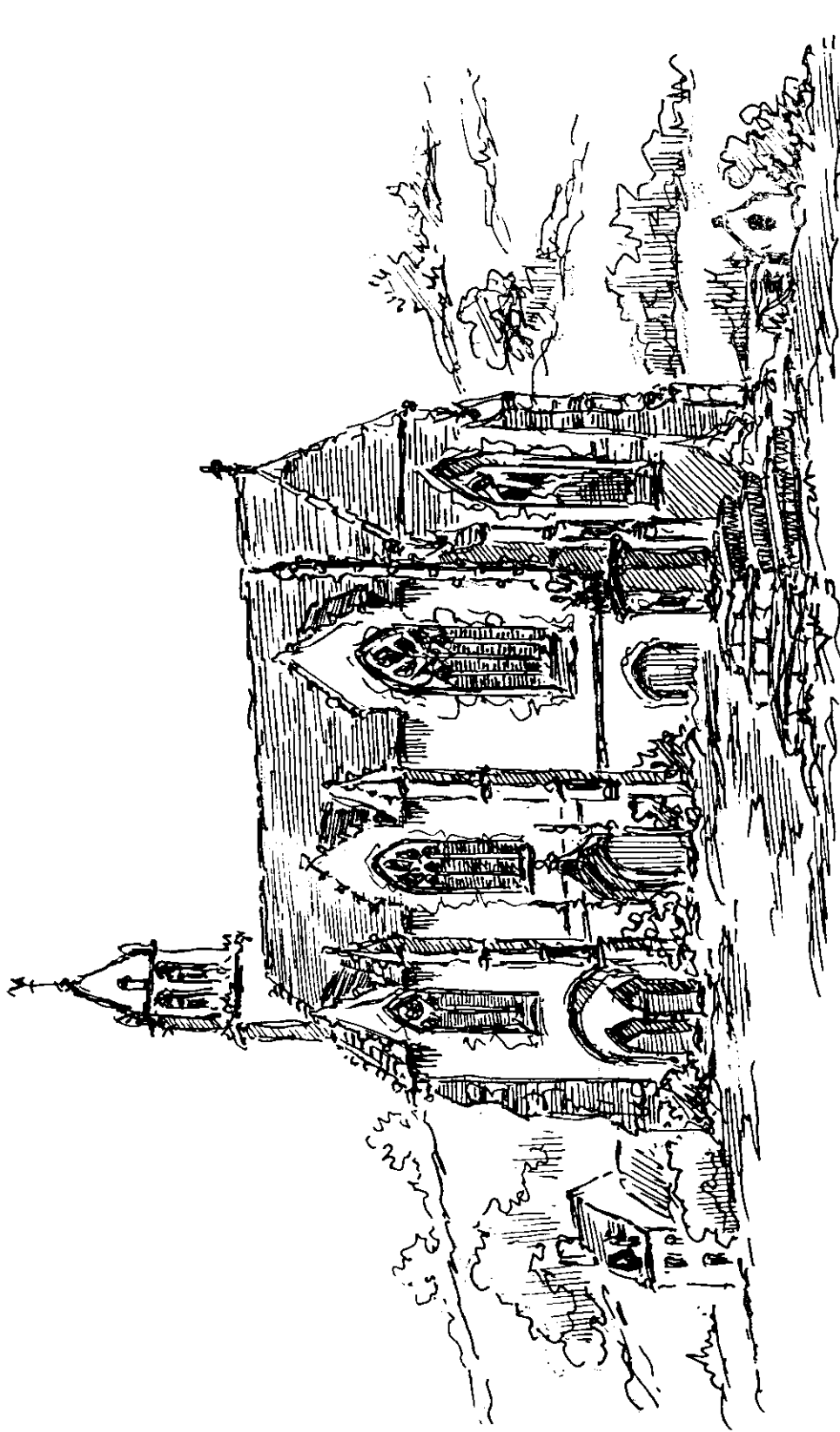
Le soleil accompagne vers le Trégor nos touristes d'un jour. Passé Saint-Brieuc, la première visite est effectuée dans un site typiquement breton : Saint-Jacques en Tréméven (ouest de Plouha). La clef aimablement confiée par la voisine permet l'ouverture de cette chapelle classée (M.H.) du XVI^e siècle flamboyant. On y découvre parmi les trésors renfermés, un retable du XVII^e siècle, de vénérables statues de bois perchées sur des socles en pierre, sous les hautes voûtes éclairées par une magnifique verrière fatiguée. Une fontaine monumentale rehaussée d'un fronton de granit ouvragé voisine dans le fond de l'enclos avec un calvaire dominant, malheureusement mutilé.

L'ensemble garde un visage paisible d'autrefois ! pas encore détruit par des constructions modernes, ni dévasté par les méfaits d'un mauvais remembrement !

Et l'on poursuivait par les chemins bretons, via Pontrieux, des chemins encaissés, sinueux, dans cette région aux riches labours, bordés de nobles demeures aux façades en pierre taillée des siècles passés. Une allée d'arbres séculaires conduit sur près de deux cents mètres à l'entrée du château de « La Roche Jagut », forteresse restaurée qui surveille et garde de son promontoir les rives du Trieux. Ici l'on est attendu. Un guide accompagne chacun des trois groupes pour une visite commentée. Entre 11 heures et 11 h 45, l'on fit le tour des salles rénovées, mais les collections prévues n'étaient pas encore exposées.

Tréguier accueille un peu avant midi nos visiteurs qui s'engouffrent dans l'imposante cathédrale où le carillon de l'angélus ne tarde pas à s'ébranler ! Le président de l'Office touristique, M. Moro, confie les clefs de l'ancien évêché qui peut abriter nos pellerins en cas de pluie. Les plus nombreux s'installent en bordure de la chaussée dans les jardinets verdoyants et fleuris où l'on pique-nique dans la joie et la gaieté ! Mais ce jour-là, Tréguier gardera jalousement ses trésors (malgré nos démarches et les accords passés), cloître et musée restent fermés.

Un joyeux défilé d'enfants costumés apporte une note colorée en ce début d'après-midi.



Chapelle SAINT-JACQUES en TRÉMÉVEN

Alain
1951 50

15 h 15 ! c'est reparti ! l'on jette un coup d'œil au « Pont-Noir » puis à Plouguiel et au clocher curieusement penché de Saint-Gonnelly avant d'atteindre pour 15 h 30 dans un paysage grandiose un des plus beaux sites de notre Côte d'Armor, « le gouffre » en Plougrescant. Après une descente entre les champs aux cultures maraîchères, c'est soudain un paysage d'Irlande qui s'étale là devant nous. Richesse incomparable que nous allons souvent chercher sous d'autres cieux très lointains de notre France. Ici, le site est changeant, renouvelé selon la marée, ou l'humeur du temps, clair et serein, et bas ou gris. C'est un paradis labouré par la mer, fouetté par les vents. On rêve dans ces falaises découpées, criques de galets trainés et repoussés, accumulés par les forts courants.

Fantaisie de la nature, de hauts rochers se superposent faisant face à l'océan. Une demeure de pêcheur est nichée dans l'anfractuosité du site, s'adossant aux murailles de granit et étalant devant elle dans un enclos un tapis de pelouse verte pour les moutons près salés.

Après la photo traditionnelle, l'on repart en suivant la corniche qui longe la côte par la « vallée de l'enfer » et la pointe de « Pors-Hir ». La mer d'un bleu marin foncé se brise sur des centaines de rochers qui émergent. Elle semble se fracasser en poursuivant sa course, soudain transformée en écume immaculée qui vient se jeter sur la côte en bave de mousse blanche. La route longe la mer sur cette côte sauvage très découpée, jonchée de gras labours et de landiers, parsemée de bosquets et de pierres géantes, basculées ça et là par les temps, rongées par les âges.

Voici Lannion ! La cité de Charles Le Goffic étend ses vieilles maisons autour de la place du Centre.

La ville de Geoffroy de Pontblanc nous offre un visage marin et souriant sous un soleil de seize heures.

Passé Ploubezre, nous nous enfonçons vers le sud dans une campagne plus austère et boisée. C'est un chemin délicieux, piquant du nez dans les frondaisons et descendant en lacets jusqu'aux rives du « Léguer ». On aperçoit dans la verdure de l'autre côté de la rivière la masse imposante et fantomatique du château de « Tonquedec ». On remonte au fait de la colline boisée pour découvrir, dominantes, les fameuses ruines féodales qui n'ont de comparables pour nos Lamballais que celles de « la Hunaudaye ».

Trente minutes plus tard, l'on repart pour un déplacement de quatre kilomètres. Une vaste propriété dans un site boisé, un château imposant à la façade classique aux tourelles gothiques, voici « Kergrist », noble fleuron du XV^e siècle entouré de jardins et de pelouses des XVII^e et XVIII^e siècles. L'on accède par la face nord à la cour d'honneur de ce château en U parfaitement entretenu par M. Huon de Pennanster qui nous a aimablement permis l'accès. Cette partie la plus ancienne (XV^e) aux tourelles asymétriques précise la fin de l'époque gothique. Au sud, la plus belle façade qui se déploie entre deux tours rondes a été rénovée au XVIII^e siècle. Un double écusson décore le fronton classique, surmonté d'une couronne de marquis. Un superbe escalier à double révolution, ourlé d'une gracieuse rampe de fer forgé, fait communiquer l'étage noble avec la terrasse. Celle-ci est réunie au parc par des degrés de pierres aux contours fort élégamment découpés en dents de scie.

Nos amis posent sur la pelouse devant une des plus belle propriété de la province.

Précis, l'horaire est suivi militairement (ce qui nous vaut des compliments par ceux qui nous attendent), l'on passe Plouaret puis Lanvellec ! Une autre merveille découpe ses murailles et ses immenses toitures au fond d'une vallée, dégagée mais boisée. Voici « Rosambo » (en breton : rocher sur le Bo, petit cours d'eau qui serpente dans la propriété). Situé au fond d'un parc encaissé, sis sur une terrasse, le château remonte à 1050 environ. De tout temps, il a dominé cette région à plusieurs lieues à la ronde (8 à 10) et conserve encore de nos jours un domaine de plusieurs milliers d'hectares. Hanté par le fantôme de la « Dame Blanche », Rosambo est chargé d'histoire. D'importants personnages ont marqué de leur passage cette demeure qui appartient encore aujourd'hui au Marquis de Rosambo.

Les régisseurs conduisent nos trois groupes dans les salles et les salons aménagés. Les objets, les tableaux et les meubles garnissent les pièces immenses et froides aux vastes cheminées de pierre taillée. Les trésors et les collections se succèdent dans ce château occupé temporairement. La bibliothèque surprend par l'importance de ses volumes reliés de cuir. A notre grand regret, l'hôtesse du jour précipitait d'une façon peu cavalière les membres de notre association qui méritent en tant que société savante un peu plus d'égard et de considération.

La fraîcheur du soir, avec un petit vent marin, incitait au départ malgré l'attrance des longues allées aux voûtes de feuillage et des magnifiques promenades du parc.

Le car reprenait le chemin du retour par Guingamp.

Passé Chatelaudren et Notre-Dame de la Cour, notre organisateur préparait une réception finale à tous ses amis. C'était la descente au « Golf des Ajoncs d'Or » en Plourhan, où des démarches avaient été effectuées depuis plus de deux mois et reconfirmées par la direction la veille au soir pour la visite de cette magnifique propriété du Golf qui s'étend sur plusieurs hectares et comprend une pièce d'eau, des tennis, des jeux divers dans un cadre de verdure parfaitement agencé. Le bar américain ne reçut pas nos visiteurs. La jeune hôtesse déléguée, toute à ses amours, oublia sa mission et l'on dû poursuivre un peu plus loin jusqu'au « Moulin de Lantic » pour prendre le vin final de l'amitié.

Enfin, pour 20 heures, le car déposait nos Amis du Vieux Lamballe et du Penthièvre sur la place du Martray, satisfaits de cette journée de découverte dans des sites exceptionnels qui font l'incomparable richesse de notre patrimoine dans cette région du Trégor qui fut elle aussi il y a quelques siècles une part intégrante de notre Penthièvre.

Georges PENVERN.